



Aide à la prédication
Dimanche 8 mars 2020
Romains 5, 1-5

Julien Nathanaël Petit
Aumônerie universitaire de Strasbourg

Contexte

Quand on sait que la lettre aux Romains est l'architecture théologique la plus aboutie de Paul, on aura tout intérêt, en amont dans la prédication, à situer la pierre de ce début de chapitre 5 dans l'ensemble de l'édifice. On le fera d'autant plus que ces versets se trouvent à l'articulation des deux premières grandes parties de cette lettre.

La partie 1 (Ch. 1 à 4) s'attache à expliquer la justification par la foi, et de montrer qu'elle s'adresse à tous, juifs et païens, enfermés dans la même désobéissance.

La partie 2 (Ch. 5 à 8) s'intéresse à la vie des croyants renouvelée par leur participation à la mort à la résurrection du Christ par le baptême. C'est une vie marquée par l'espérance.

Notre passage articule ces deux parties. Le terme le plus présent dans les versets qui nous concernent, l'espérance, fait écho à la fin de cette 2^{ème} partie, où il sera repris dans une dimension eschatologique et cosmique. Mais pour l'instant, il est présenté à une échelle plus personnelle et communautaire, celle de la résistance dans l'épreuve.

Une articulation, ce texte l'est encore par sa tonalité, puisqu'il marque une pause dans l'argumentation pour apporter un encouragement aux chrétiens en proie à l'adversité. Dès les versets 12, après avoir développé de manière un peu plus détaillée la source de la paix donnée aux

croyants, et de leur fierté, thèmes présentés dans les versets 1 à 5, Paul fait replonger ses lecteurs dans une nouvelle étape de son raisonnement.

Au fil du texte

« **En paix avec Dieu** » (v. 5) : un auditoire indifférent à Dieu, ou, au contraire, baignant dans le confort d'une grâce molle comprendra peut-être difficilement l'affirmation de Paul. La « paix avec Dieu », avant d'être un sentiment, est d'abord l'énoncé d'une situation objective : en Jésus, Dieu a regardé favorablement l'être humain pécheur. Il scelle en lui, par son sang (v.9) une réconciliation (v.11). Au-delà de la paix toute subjective que nous pouvons ressentir, ou non, voilà un point d'horizon qui ne souffre pas de nos déplacements, ni de nos absences.

Cette paix nouvelle révèle sa nouveauté et son impact en regard de la colère qui menaçait et que le début de l'épître n'a pas manqué d'exposer. Etre en paix signifie donc être « sauvé de la colère » (v.9), et célébrer la fin d'un conflit, la fin d'une inimitié. Telle est l'arrière-plan logique et théologique de la lettre, qui marque ici une étape. Bien sûr, l'instrument qui nous permet de saisir et d'être saisi par cette paix est la foi, dont la nouveauté, l'objet et les vertus ont déjà été exposés par l'auteur dans les chapitres précédents.

« **Cette grâce dans laquelle nous nous tenons** » (v.2) : la traduction de la NBS ne rend pas forcément compte de l'idée de fermeté pourtant présente dans le verbe grec (ἐστήκαμεν). D'autres traductions donnent à entendre cette nuance : « en laquelle nous sommes établis » (TOB 2010) ; « en laquelle nous demeurons fermement » (NFC).

Goûtons au paradoxe de l'image : cette grâce dont la légèreté contrevient si souvent aux lourds règlements et habitudes du monde, cette grâce-plume ou brise venant nous parler de Dieu dans un murmure, cette grâce nous permet de nous tenir fermement en elle, comme sur le plus solide des socles. Un bouclier d'airain portant littéralement le croyant en direction de la gloire de Dieu (et non la sienne).

« **Notre fierté** » (vv 2 et 3) : voilà l'un des mots qui caractérise le langage paulinien, et qui a peut-être au passage le don de nous agacer. Paul emploie effectivement plus de 50 fois dans ses lettres cette racine (καυχ), sous une forme ou une autre. Il ne cesse de heurter notre humilité naturelle. Même conscients du fait que celle-ci tourne facilement à l'hypocrisie, la charge est rude. Faut-il absolument donner raison à La

Rocheffoucauld : « L'orgueil n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité. » ?

De quoi s'agit-il exactement ?

« Il s'agit ici d'un émerveillement devant une splendeur à laquelle on se sait associé, et qu'on veut exalter » (Samuel Bénétreau). Comme l'orgueil, la fierté a quelque chose à montrer. Mais là où l'orgueil devient entêtement, obstination, ou enflure égoïcentrique, la fierté peut trouver son objet ailleurs, et éviter sa propre perversion en orgueil. La question est donc de savoir où nous plaçons cette estime de soi nécessaire, ou plutôt quelle en est la véritable source : soi-même ou Dieu ?

« **Détresses** » (v.3) : les détresses (θλίψεις) représentent dans le Premier Testament les tribulations du peuple et des croyants. Elles deviennent aussi un signe de la fin des temps. Le terme grec évoque une pression, un étau qui se resserre, une oppression. Le terme joue un grand rôle chez Paul puisqu'il évoque la condition trop souvent partagée des chrétiens.

Mettre sa fierté dans ses détresses : l'expression pourrait être comprise – encore une fois – comme une opération masochiste. Voyez ces chrétiens qui prennent leur pied dans leurs misères ! Or elle doit être lue à la lumière de ce qui suit, et finalement dans la perspective de l'espérance qui est le seul horizon des détresses. La fierté ne tient pas au degré de souffrance, mais au fait de toucher à l'espérance dans la situation présente.

« **Espérance** » (v.2, 4, 5) : l'un des mots clés du passage, ne serait-ce que pas le nombre d'occurrences. Mais aussi par le fait qu'il encadre le chemin de croissance du croyant qui lui est associé (vv3 et 4). Celui-ci peut résister aux détresses parce qu'il a placé son espérance en Dieu. Mais le fruit de son endurance, ou de sa résistance sera l'espérance : il atteindra ainsi son but.

Le terme reviendra fort un peu plus loin dans la lettre, au chapitre 8, avec l'idée que les chrétiens, s'ils peuvent être déclarés « sauvés », le sont « en espérance » (Rm 8, 24). L'espérance est donc regard vers Celui qui vient. Mais comme le montre la suite de notre texte, elle est déjà maintenant attachement inconditionnel à la personne du Christ qui a justifié et réconcilié les hommes par son sang. L'ancre de l'espérance (He 6, 19) est donc à la fois jetée dans l'avenir, et arrimée au présent.

« **L'amour de Dieu** » (v.5) : la fin du texte nous offre la troisième des vertus théologiques, après la foi (v.1) et l'espérance (v.2, 4, 5). La

catéchèse est complète ! D'autant plus que l'Esprit est à la manœuvre pour cela, venant confirmer que si l'attente est digne, les prémisses sont données : l'amour de Dieu est déjà répandu et, d'une certaine manière, doit suffire pour les temps présents.

L'action du Saint Esprit est de donner toute sa place à l'espérance, sans honte pour le croyant. Pour cela il révèle l'amour de Dieu, mais surtout il fait savoir, il convainc que cet amour est déjà réalisation de la promesse.

Pistes de prédication

Le(s) chrétiens(s) souffre(nt)

Nous jouissons sous nos cieux d'une sécurité appréciable pour nous réunir dans nos lieux de culte, voir même à l'extérieur pour prêcher et prier. Ce n'est pas le cas dans beaucoup de régions et pays du monde, et il est bon de l'avoir à l'esprit en méditant ce passage dont la raison d'être est dans les détresses des croyants.

Pour certains, croire serait au cœur humain ce qu'un mauvais placebo est à la médecine. On en voit les effets, mais tout ça est quand même très peu sûr ! Or si les chemins de la foi sont certainement des chemins de guérison intérieure, ils deviennent aussi le théâtre de tous les combats : intérieurs, fréquemment, et extérieurs, souvent. Qui dit combat dit aussi effets de manche et mentons relevés : en qui mettras-tu ta fierté, mon frère, ma sœur ? Toi qui maudiras peut-être un jour, au nom de Dieu, celui qui t'a blessé, ou qui diras : « Dieu m'a abandonné(e), je ne peux compter que sur moi ! ». Au quotidien, les détresses produisent aussi bien l'amertume, les mesquineries, les reniements que l'endurance.

L'écrasante majorité d'entre nous n'en viendra heureusement jamais à tuer, comme Caïn, qui a certainement été ravagé par la souffrance, lui aussi, après avoir constaté que son sacrifice n'avait pas été agréé par Dieu. Devant son malheur, le Seigneur l'avertit encore : « Le péché est tapi à ta porte, et son désir se porte vers toi ; à toi de le dominer » (Gn 4, 7). La souffrance comporte donc son lot de tentations.

Face à cela, Paul dessine un cercle vertueux qui pourrait paraître idéal, et même utopique s'il n'en montrait pas les différentes étapes, comme autant de batailles gagnées conduisant à la victoire finale : détresses – endurance – fidélité éprouvée – espérance. S'il y a bien opération du Saint Esprit, comme en témoigne le texte, celle-ci n'est pas miraculeuse : elle procède d'une direction, d'un but, d'une compréhension de sa propre vie qui met en mouvement ce cercle vertueux. Mais c'est à travers l'humain dans le temps long de ses combats, et dans la succession de ces étapes, que Dieu se rend présent. Un humain qui se sait en paix avec Dieu,

soulagé des pires tourments que sait produire sa conscience, et d'autant plus libre pour faire face et persévérer.

Espérance, espérances

Foi, amour, espérance. Partons de ce bel ensemble.

Aujourd'hui la foi fait peur, et peine à convaincre. On dit qu'elle radicalise, qu'elle fondamentalise, qu'elle coupe des réalités. On lui préfère un travail sur soi, une petite méditation tranquillisante, ou un esprit d'ouverture qui ne tranchera pas entre une option et une autre.

Aujourd'hui l'amour a bonne presse. Mais qu'en reste-t-il, une fois qu'on l'a cuisiné à toutes les sauces, et qu'il sert de justification aux comportements les plus irresponsables ? Dans un même élan j'aime ma partenaire (mais peut-être encore une ou deux autres), et j'aime aussi le nutella. Plate réalité souvent que l'amour !

Et l'espérance ? Pas facile d'en parler quand le présent est un omniprésent, et que l'avenir est tout sauf une promesse. Pourtant cela en souligne toute l'importance, et tout le sens. Espérer, dans le chemin tracé par Paul comme dans la vraie vie, revient à envisager aujourd'hui à partir de Demain. L'espérance est un souffle qui nous vient de l'avenir. Mais cet avenir n'a de sens qu'à la lumière du Christ, notre seule espérance. Il n'est pas l'avenir fantasmé des savants fous du transhumanisme ; il n'est pas non plus l'avenir catastrophistes des collapsologues. D'ailleurs l'essentiel n'est pas que nous puissions dire ce qui va venir, mais que nous osions regarder à demain, au nom de l'espérance, et que ce regard franc nous aide à faire face, comme la proue d'un navire fend les vagues adverses.

Soulignons encore une fois que le chemin tracé ici par Paul évoque clairement une croissance du croyant. Sa vision vient contrarier l'idée très pastorale, mais sans doute parfois misérabiliste que nous nous faisons des épreuves de la vie, qui entraîneraient toutes, nécessairement doutes existentiels et spirituels, et crises majeures. Croissance aussi, avance l'apôtre, et dans cette croissance personnelle que les épreuves ne manqueront pas de vous donner, vous produirez de l'espérance. Rien que ça ! Et nous qui pensions qu'elle venait du ciel ! Les idées justes ne tombent pas du ciel, écrivait Georges Casalis, l'espérance non plus ! Si elle nous vient d'en haut, tout le défi est de la traduire en actes et paroles d'espérance incarnés pour la nourrir, et en produire davantage. Et d'oser produire de l'espérance à partir de ces gestes que nous pouvons nommer : « espérances » au pluriel, des gestes à portée de main, chargés de la plénitude du jour radieux à venir, où Dieu sera tout en tous. Et si justement on arrêta de parler sans cesse de nos projets, de ceux de l'Eglise ou de l'association de quartier, mais qu'on parlait de nos espérances. Mêmes réalités, autre nom. Le nom change beaucoup de chose en réalité, c'est pourquoi notre espérance a un nom, Jésus Christ.

Imaginons qu'au sein d'un conseil presbytéral, on se demande désormais : « Quelles espérances allons-nous maintenant mettre en œuvre ? ». Et que quelqu'un dise, au vu de l'une d'entre elles : « celle-ci n'en vaut la peine. C'est à peine un petit espoir, et encore, très intéressé ». Et un autre : « celle-ci est décidément trop tournée vers le passé et teintée de nostalgie pour nous faire rêver et préparer le monde qui vient ». Cela n'aurait-il pas du style ?

Imaginons encore cette histoire :

Une jeune fille, agacée par les « C'était mieux avant » asséné par ses grands-parents, et tout autant agacée par les « OK Boomers » de ces copains, alla rendre visite au sage de la montagne.

Une fois assis devant lui, il lui posa cette question :

« Toi qui es plein de sagesse, que préfères-tu ? As-tu une préférence pour les temps passés, pour le temps d'aujourd'hui, ou pour demain ?

Le sage lui répondit :

« J'aime avec reconnaissance hier, parce qu'il est venu ; j'aime passionnément aujourd'hui, parce qu'il vient ; j'aime impatientement demain, parce qu'il viendra. Toute ma préférence est dans l'attente de Celui qui vient, car c'est elle qui nourrit mon désir de vivre ».

Bon culte !